

Diversité, le grand attrait des collection

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Textiles suisses [Édition française]**

Band (Jahr): - **(1961)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-791827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

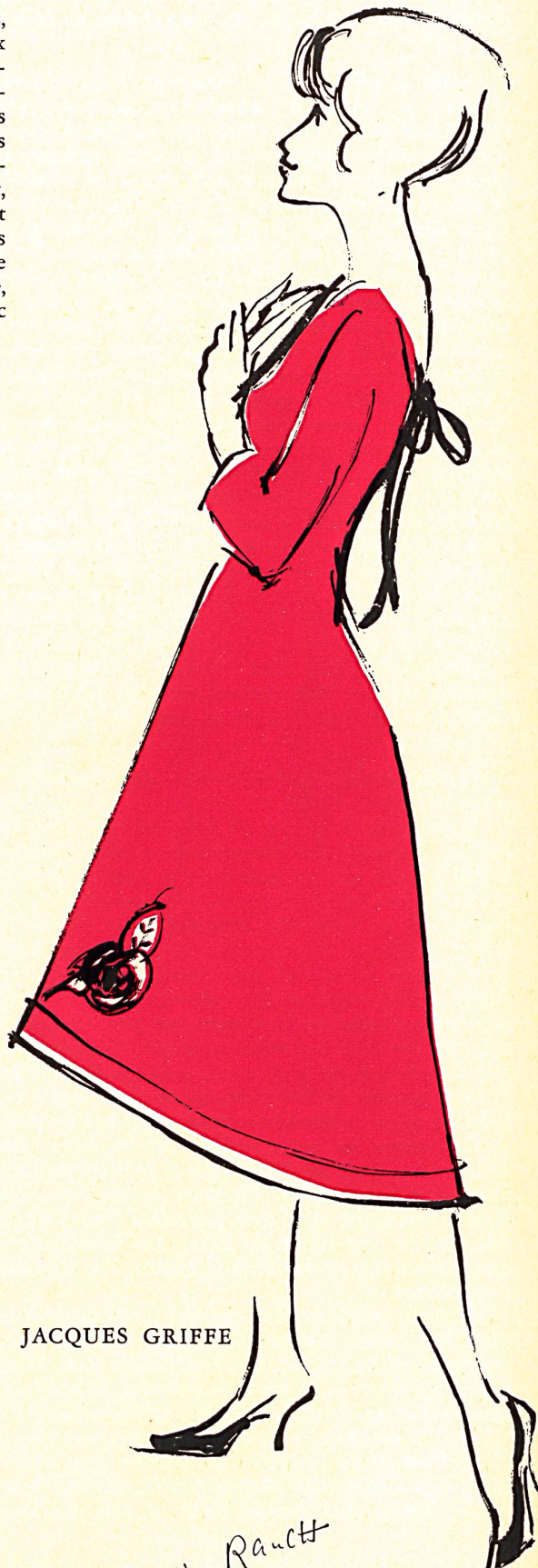
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Diversité, le grand attrait des collections

Qu'il est plaisant de pouvoir attendre un mois avant de parler des collections. Cela donne le temps de digérer ce repas visuel trop plantureux et, peut-être, de dégager quelques idées générales !

J'ai toujours pensé que, pendant la grande semaine des présentations, la vie des chroniqueurs de la presse quotidienne s'apparente aux travaux forcés. Observez-les, si vous êtes de ces privilégiés qui assistent aux « Premières » de la couture (privilégiés si l'on veut, car, hormis l'ambiance délirante, c'est le jour le plus mal choisi pour bien voir la collection). Donc, les forçats de la plume, assis de guingois sur une chaise, serrés comme des harengs en caque, le calepin sur les genoux, le stylo-bille à la main, la cigarette aux lèvres, se tortillant le col pour essayer de voir tout en écrivant, l'œil aussi mobile que celui des spectateurs de matches de tennis, chassant d'un geste vif la cendre qui tombe sur la jupe ou le veston, doivent, sans cesser d'inspecter le salon, décrire les modèles qu'ils n'ont pas le droit de croquer, prendre assez de notes pour revoir, le soir, en faisant leur article, la robe qu'ils ont sommairement cataloguée, l'expliquer, la comparer avec



JACQUES GRIFFE

Caroline Raucht

les autres et faire ressortir les idées principales de ce spectacle aux cent cinquante tableaux. Il y faut des dons naturels et un solide entraînement. Certes, la lecture de la prose par laquelle chaque couturier explique sa collection est une aide appréciable mais, sous peine de manquer d'originalité, il convient de s'en évader. Tout cela fait que l'équipe de la chronique des modes de la grande presse est presque toujours la même. Elle se prépare, par des vacances anticipées — lorsque la rédaction y consent — aux coups de feu de janvier et juillet...

Tandis que le chroniqueur de revues a tout le temps de penser, revoir, essayer d'analyser ce qu'il a vu, pour, ensuite, en faire la synthèse...

Après ce préambule, je devrais parler des collections... Tout à l'heure si vous le permettez... Il y a encore des choses que le bavard impénitent de cette Revue voudrait dire. Parce que j'ai été, ces dernières années, et toujours davantage, frappé par un grand changement dans la structure des maisons de couture. Jadis, le nom seul d'une maison comptait. On disait Worth et l'on avait tout dit. On ne parlait pas des dessinateurs (qui ne s'appelaient pas encore modélistes). Il fallait des incidents rendus fameux par leur relation écrite pour qu'on cite le dessinateur. Par exemple, le jour où un Worth de la grande dynastie se sépara du jeune Paul Poiret, dont le style des croquis lui déplaisait. Ça, on le sut plus tard, par Paul Poiret. On connaissait M. de la Pena, chez Doucet, mais c'était une exception. Il fallait être initié aux secrets de la couture pour savoir, en 1945, que les deux modélistes de Lucien Lelong étaient Pierre Balmain et Christian Dior. Lorsqu'un modéliste accédait au renom, c'est qu'il fondait sa propre maison, comme Poiret, comme Patou, comme Chanel, comme Piguet. A ce propos, je me souviendrai toujours de Piguet me racontant sa première entrevue avec Jeanne Lanvin, à laquelle il avait été proposer des dessins qui n'avaient pas plu. « Savez-vous ce qu'elle m'a dit ce jour-là, rapportait Piguet en riant. Eh bien, elle m'a dit : « Jeune homme, vous feriez mieux de choisir une autre profession, vous ne réussirez pas dans la couture... » Plus près de nous, on a vu Guy Laroche sortir de chez Dessès pour faire sa propre maison, et réussir. Mais cela était dans la tradition. Tandis qu'on a vu Castillo associer son nom à celui de Lanvin, que, chez Dior, on a successivement assisté aux créations d'Yves Mathieu Saint-Laurent et de Marc Bohan, et, chez Ricci, à celles de M. Cahay. C'est là qu'est le changement, puisque la maison demeure en titre, mais comme une sorte de toile de fond sur laquelle s'inscrit, au générique, le nom du modéliste.

Ces digressions, dont on s'excuse, étant terminées, parlons un peu des collections d'hiver 61-62.

Il n'y a pas de rupture de style, mais une sorte de raffinement sur le déjà vu. Il semble que les couturiers se soient surtout attachés à figurer le détail plutôt que de bouleverser la ligne. C'est une mode qui demeure volontairement jeune. Et c'est là qu'on mesure l'influence du cinéma et du théâtre, qui est aujourd'hui l'apanage de la jeunesse. Chose extraordinaire si l'on y réfléchit. A présent, les rôles de jeunes premières sont confiés à de très jeunes filles, dont les vedettes se renouvellent chaque saison, à un rythme jamais approché. Par extension, dans la couture, les mannequins sont devenus beaucoup plus jeunes que jadis. On pensait naguère que, pour présenter une robe, une maturité relative était nécessaire. Bientôt nous verrons des mannequins de quinze ou seize ans montrer, avec la sèche précision de toute jeunesse, des ensembles qui ne peuvent plus avoir cet arrondi, cette souplesse qu'on recherchait autrefois, dans la robe et dans la démarche.

Cela donne des petits tailleurs simples, légers, des jupes courtes, qui dévoilent le genou, des chapeaux faits pour ces petites têtes volontaires aux cheveux en bataille. Pour expliquer les remarques que nous allons faire, prenons une antithèse. Il n'est pas rare à New York, sur la 5^e-Avenue, de rencontrer, à neuf heures du matin, une femme trop habillée, trop richement présentée, avec fourrures et bijoux ; il y a un mot pour cela, elle est « overdressed ».

La mode parisienne d'aujourd'hui est exactement le contraire. Elle fait jeune, bon enfant, décontracté. Mais ne vous y trompez pas, elle est extraordinairement recherchée. Dès l'instant où vous abandonnez délibérément le scandale d'une ligne toute nouvelle (cf. le new-look de 1947), dès que vous vous réfugiez dans la simplicité apparente, dans le faux dépouillement, les artifices de coupe et les détails prennent une importance capitale.

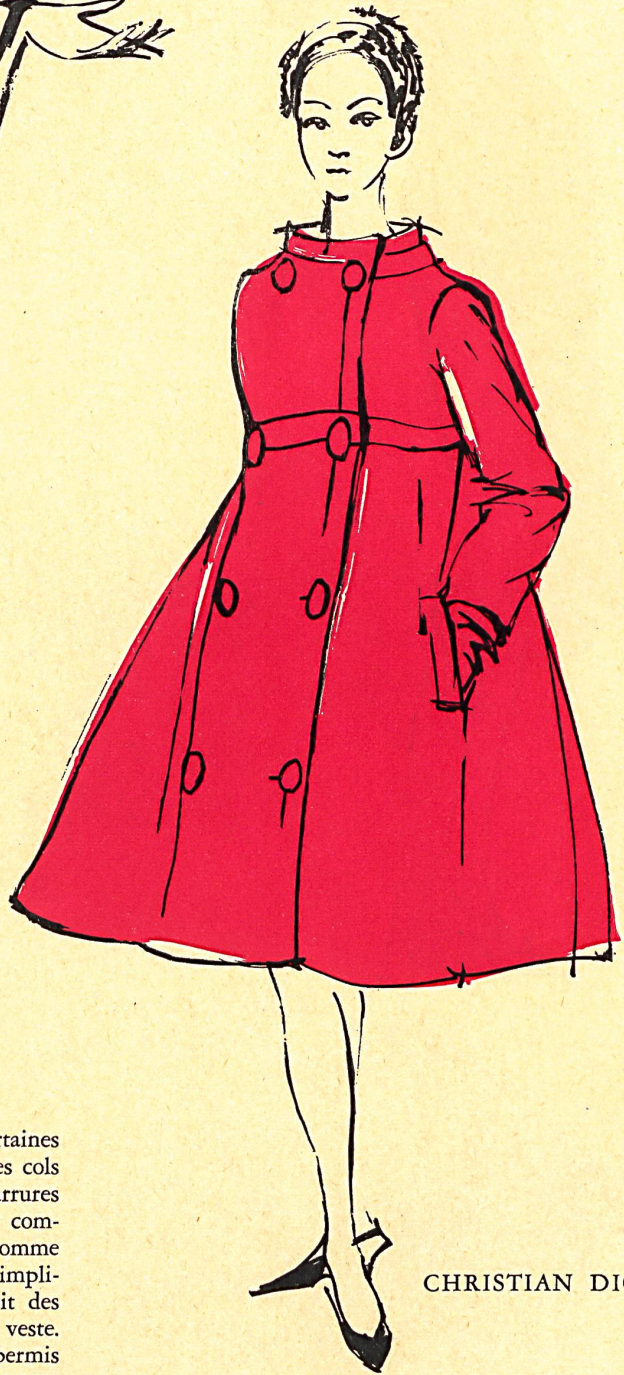
Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve chez Laroche, chez Cardin, chez Ricci, chez Griffe, chez Lanvin, chez Goma, des effets asymétriques ou en spirale, comme chez Jacques Heim ; si l'on joue sur les boutonnages, si



PIERRE BALMAIN



LANVIN CASTILLO



CHRISTIAN DIOR

l'on voit des ceintures telles des serpents, entourer de leurs volutes certaines tailles (Laroche); ce n'est pas un caprice si le jeu des écharpes et des cols est plus divers que jamais, sous forme d'enroulements, si les fourrures débordent leur rôle traditionnel pour devenir un élément décoratif complexe, si les pans des manteaux sont rejetés et boutonnés un peu comme le sont des uniformes de gala; c'est certainement pour pimenter la simplicité de quelques fourreaux classiques ou tailleurs rigides qu'on voit des effets de cape flottante ou des coiffures en cagoule couronner une veste.

C'est encore parce que la mode est jeune, très jeune, qu'on s'est permis des jupes évasées ou à godets que, d'ailleurs, seules les jeunes aimeront porter, parce qu'elles sont plus difficiles pour les moins jeunes qui se cantonneront dans la norme.

On se boutonnera devant, sur le côté, derrière ; on aura des boutons disposés en biais ou en diagonale. On verra des manteaux au col arrêté net, qui s'évasent en tronc de cône. Ah ! j'oubliais un point important : la taille retrouve, en général, sa place normale.

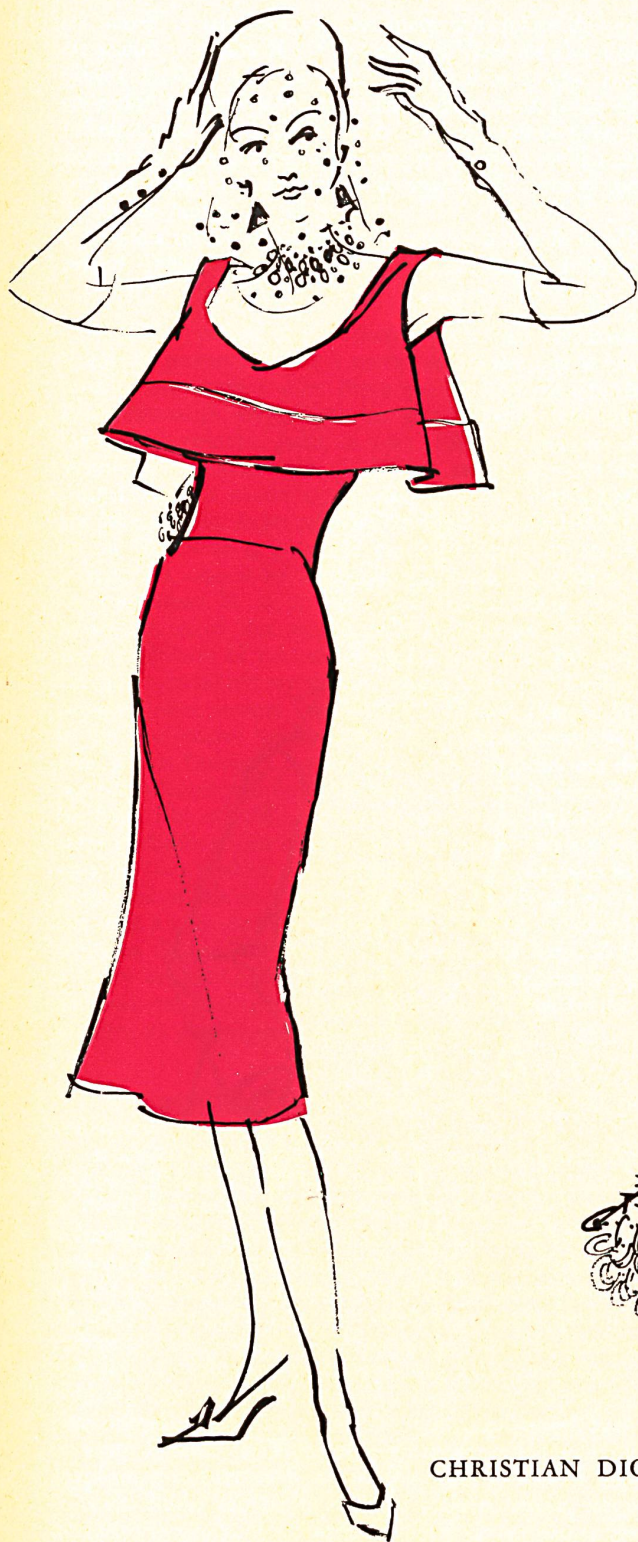
Hormis cela, il y a de tout et l'on défie qui que ce soit, même le meilleur analyste, de regrouper l'ensemble en quelques définitions, parce que le grand attrait de ces collections est leur diversité. Les couturiers s'en donnent à cœur joie dans le détail amusant, dans le truc. Cela s'accompagne, naturellement, de l'emploi des plus somptueux tissus, des lainages les plus moelleux, des soieries les plus légères, des broderies les plus gracieuses.

Tout ce qu'on peut dire, pour se répéter, est que la mode est jeune, que les jupes sont courtes, les tailleurs simples, les décolletés sobres, assortis souvent d'écharpes, les ceintures compliquées, que le noir semble être la teinte prépondérante, que vous, Madame, vous serez habillée à peu près comme votre fille, et que cela vous plaira (à elle, peut-être, un peu moins).

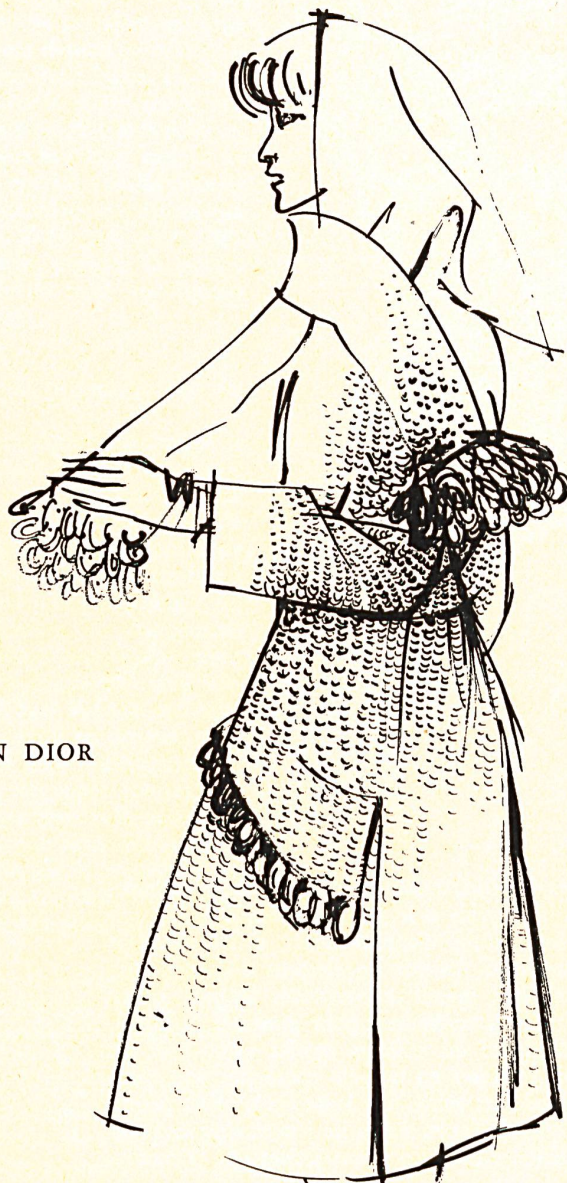
En bref, c'est sous le signe de la mesure que cette mode est née, mais elle me fait penser à la facture de Raoul Dufy qui, pour peindre des arbres, plaquait des taches colorées succinctes sur la toile mais, à l'intérieur de ces volutes, précisait, d'un pinceau très fin, le dessin des branches et des feuilles.

J'espère que nous aurons un bel hiver froid et sec qui permettra le déploiement du jeu des jambes dévoilées, nerveusement juchées sur de fins talons.

GALA



CHRISTIAN DIOR



CARVEN